

Préface de Marie Darrieusecq à [\*Silas Marner : le tisserand de Raveloe\*](#)

Traduction par Pierre Leyris  
révisée par Alain Jumeau,  
édition d'Alain Jumeau.  
Nouvelle édition, coll. Folio  
classique, 2023



Henry James admirait George Eliot, et en particulier *Silas Marner* : « C'est dans *Silas Marner*, à mon avis, qu'elle est arrivée au plus près de ces douces et riches teintes de brun et de gris, de ces chaudes lumières et tranquilles coins d'ombre peints par les maîtres flamands avec lesquels elle rivalise<sup>1</sup>. » Certains lecteurs trouvent que pour entrer dans l'œuvre de Proust, le livre le plus accueillant, ou le moins intimidant, est *Albertine disparue*. *Silas Marner* joue certainement ce rôle dans l'œuvre de George Eliot. Ce court volume, comparé aux romans-fleuves que sont *Le Moulin sur la Floss*, *Middlemarch* ou *Daniel Deronda*, condense en effet tout son art : dans la petite maison basse de Silas Marner, au coin du feu, avec quelques excursions dans le village. Et de tous les livres d'Eliot, *Silas Marner* est aussi selon James celui qui « laisse une profonde impression de ce qu'était la vie rudement matérielle de l'Angleterre agricole des derniers jours dans l'ancien régime<sup>2</sup> ». Dans le village de Raveloe, on trouve en effet une Angleterre d'artisans et de paysans où se joue le drame typiquement « eliotien » de l'individu face au groupe. Le poids de la bienséance, la bonté bafouée, la faiblesse (souvent) des hommes et la force (souvent) des femmes, le respect non négociable du commerce, la méfiance envers les piétés trop impétueuses, le culte des jardins, l'insularité victorieuse (Trafalgar et Waterloo), le bon sens alcoolisé des habitués du pub, leurs plaisanteries mille fois éprouvées, leur sédentarisme pointilleux face à ce qui est neuf et nomade... *Silas Marner* rend compte de toute cette vie ancrée dans un sol et un temps, avec aussi quelque chose qui lui est propre : une atmosphère de magie qui en fait le grand charme.

Je suis presque sûre que Tolkien avait lu ce roman déjà classique quand il écrivit, soixante ans plus tard, *Bilbo le Hobbit*. Le pays du *home sweet home*, de cet isolement si superbe qu'il en devient excentrique, c'est bien l'Angleterre. On trouve dans *Silas Marner* des Hobbits avant la lettre. S'y dessine une géographie singulière qui inspirera probablement Tolkien pour sa « Terre du Milieu ». À force de rester chez soi et entre soi, c'est l'aliénation qui guette. George Eliot ironise sur les respectables maîtresses de maison des Midlands, dont les foyers modestes mais briqués à fond ont, dans leurs tiroirs en ordre, « une place déterminée pour tout objet personnel » ; leur agitation intérieure, à peine masquée par les manies, mène à une folie domestique, et leur maison n'est plus qu'un terrier où tourner en rond.

*Silas Marner*, enfermé sur son territoire, a la forme d'un conte étrange. Je pense aussi à l'espace non euclidien d'*Alice au pays des merveilles* (1865) puis de *Peter Pan* (1904). Ces britanniques monuments ont la familiarité inquiétante de faux livres pour enfants. Leur grand ancêtre est *David Copperfield* (1849) publié par Dickens onze ans avant *Silas Marner*. George Eliot lisait les contes aussi peu « pour enfants » de l'autre George, Sand<sup>3</sup> : *La Mare au Diable* (1846) ou *La Petite Fadette* (1849). *Silas Marner*, dans sa douce campagne, n'est pas exempt de la cruauté d'un XIXe siècle tueur d'enfants. Andersen a publié ses premiers contes au Danemark entre 1832 et 1842, traduits en anglais dès 1846. Dans le paysage neigeux des Midlands, Eppie, la petite orpheline créée par Eliot, meurt presque de froid et de faim ; épargnée de justesse dans la nuit glacée, elle est comme une Petite Fille aux allumettes qui trouverait *in extremis* la chaleur d'un foyer aimant. Et Silas Marner la recueille comme le ferait un sombre Gobelin.

<sup>1</sup> « In *Silas Marner*; in my opinion, she has come nearest the mildly rich tints of brown and gray, the mellow lights and the undreadful comer-shadows of the Dutch masters whom she emulates », Henry James, *Views and Reviews*, Bail Publishing Company, 1908, Project Gutenberg [EBook #37424] <https://victorianweb.org/authors/jamesh/eliot.html>.

<sup>2</sup> En français dans le texte de James, *op. cit.*

<sup>3</sup> Voir Mona Ozouf, *L'Autre George, À la rencontre de George Eliot*, Gallimard, coll. « Blanche », 2018 ; « Folio », n° 6807, 2020. Soulignant de riches points communs entre les deux écrivaines, Ozouf y raconte aussi l'heureuse rencontre de Lewes (l'homme dont Eliot était amoureuse) avec Sand ; il avait même entrepris de la traduire.

Jusqu'à cette rencontre, Silas Marner n'est qu'un pauvre diable recroquevillé sur ses pièces d'or, hypnotisé par son trésor (son « précieux », comme dira Tolkien). Eppie se sauve d'abord par elle-même : elle a la présence d'esprit de ramper jusqu'au feu de Silas, alors qu'elle est une très petite enfant, ce que les Anglais appellent une *toddler*. Le français manque d'un mot pour cet âge précis entre le bébé et l'enfant, qui ne parle ni ne marche encore. Cette très petite fille est comme la future mère de toutes les fortes et modestes héroïnes de George Eliot. « J'aime les ouvriers », dira Eppie à la fin du récit, quand elle refusera littéralement de changer de classe sociale, « J'aime les ouvriers, leur nourriture et leur façon de vivre ». Cette fille d'un mariage malheureux, refusant le compromis d'une vie bourgeoise, n'échangeant jamais ses valeurs pour le confort, est la voix de George Eliot.

Le mariage chez Eliot est une institution bête et bornée, un piège à filles, et aussi à garçons. L'écrivaine ne put épouser son homme, George Henry Lewes, car il avait déjà femme et enfants ; elle eut à supporter l'ostracisme de la société victorienne. Sous la forme d'une conversation d'ivrognes dans la taverne de Raveloe, Eliot étrille l'institution du mariage - c'est une anecdote contée par l'aubergiste : « Voulez-vous prendre cet homme pour épouse ? » demande le pasteur en se mélangeant les pinceaux, persévérant dans le lapsus : « Voulez-vous prendre cette femme pour époux ? » Les mariés répondent « oui » aussi automatiquement qu'un « amen ». L'aubergiste s'interroge : « Si on est marié pour de bon, ça vient-y de l'intention ou des paroles ? » Les clients du pub se consultent sur ce casse-tête digne d'un dialogue de Socrate. C'est le registre paroissial qui aura le dernier mot : là où les mariés ont signé.

Dans *Silas Marner* comme dans certains fabliaux médiévaux, les moments de farce alternent avec les scènes poignantes voire édifiantes. Dans une première vie, le sombre Silas Marner était bon. George Eliot, quelques pages après l'ouverture du roman, se livre à un *flash-back* virtuose : tout un premier roman défie à vive allure, où l'on voit Silas subir une grave injustice, perdre sa promise, et s'exiler. Dans sa deuxième vie, coupé de tout amour, il se consume dans le travail et devient avare. Tous les soirs, unique contentement de son existence, il fait couler shillings et guinées entre ses mains fatiguées, contemplant à la lueur du feu le reflet de l'or qui s'accumule pour rien.

Silas Marner tisse : seize heures par jour, « par pur instinct, sans réfléchir », reclus comme une araignée dans un trou. Lui qui a travaillé de ses mains « avant même que sa paume soit parvenue à sa pleine croissance », il ne possède que son métier. Tisser, avant l'industrialisation des métiers, est une activité indispensable et qui n'exige que peu de contacts avec les clients - toujours des clientes, qui lui apportent le fil de leurs rouets et quenouilles. Par ces seuls signifiants, on reste rêveusement proche de l'univers des contes, et *Silas Marner* pourrait être une sorte de Belle au bois dormant : certes il est laid et insignifiant, mais il est un donneur hypnotisé par sa navette, et sa douleur est cuite au feu de sa solitude. Qui viendra le réveiller ?

J'ai parfois rêvé sur le livre en me demandant : mais quand existons-nous vraiment ? Tant le quotidien du roman est teinté d'un imaginaire médiéval. Dans un paysage des Midlands encore indemne de la suie des usines, l'atmosphère de conte opère comme un vieillissement du cadre, avec l'illusion d'une patine : le seigneur à cheval, la forte présence de la chasse, une société très hiérarchisée, la religion obsédée par le Diable, la rudesse de la vie dans cette campagne enclavée : le sortilège de certains mots nous envoûte dans une clairière de temps. Pourtant le récit est bien campé dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi le mot « vaccin » fait soudain comme une piqûre de rappel : la commère Dolly enseigne à Silas la puériculture et se soucie non seulement de l'hygiène de sa progéniture, mais de faire ce qu'il faut, « la vaccination et tout, pour la préserver du mal ». Les premières expériences vaccinales furent menées en Angleterre par Edward Jenner à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et l'usage se répandit très vite, encouragé par le gouvernement. Quant à la mère du bébé Eppie, la « mauvaise mère » endormie dans la neige, c'est l'opium qui l'a tuée : autre marqueur temporel fort, cette drogue sous son usage liquide causa des ravages dans les classes populaires anglaises durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> L'usage « récréatif » de l'opium, sous forme de petits flacons de laudanum, devint très répandu dans les classes populaires en Angleterre jusqu'à ce que le gouvernement tente d'en réguler l'accès par le Pharmacy Act de 1868. L'opium sous cette forme était moins cher que l'alcool. Dans *The Opium Habit and Alcoholism* (1881), le Dr Frederick Heman Hubbard estime que les femmes représentent 60 % des opiomanes, « à cause des douleurs utérines et des suites de couches ». Voir aussi Anna Brereton, « Morphinomania in the 19th Century », <https://www.nts.org.uk/stories/morphinomania-in-the-19th-century>

Ce sombre réalisme de la vie quotidienne est aussi un réalisme de la santé mentale : dans ces Midlands aux faux airs féériques, on n'est pas très loin de la Salpêtrière et des débuts de la psychiatrie. Silas Marner est dit « cataleptique ». Charcot aurait pu le traiter pour hystérie, mais on n'est pas à Paris, et Silas n'est pas une femme. Sinon, tout y est : Silas plonge dans des amnésies « où son âme se détache de son corps », et il appelle ce phénomène une « transe ». Ces crises ne semblent pas l'inquiéter plus que ça, même si elles effraient les enfants et font jaser les villageois : a-t-il un don ? Est-il possédé ? Il se tient à l'écart et ne fait de mal à personne, et les britanniques habitants de ce village finissent toujours par s'en remettre au common sense et au chacun chez soi : les médisances n'iront jamais jusqu'à l'inquisition. D'ailleurs tous les habitants de ce tranquille village semblent par moments aussi possédés que le cataleptique et l'opiomane. Du côté hommes ou du côté femmes, le Diable n'est jamais loin - « l'vieux Harry », comme le surnomment les clients de la taverne. Et Silas lui aussi est drogué : intoxiqué par son or, il ne peut pas vivre sans sa substance, qu'il touche, hume et contemple. Il y trouve son unique plaisir, « tandis que sa vie se rétrécissait et se durcissait davantage, jusqu'à n'être plus qu'une pulsation de désir et de satisfaction qui n'avait de rapport avec aucun autre être » : parfaite description de l'addiction.

Virginia Woolf qui couvrait Eliot « de lauriers et de roses », admirait son approche des personnages jamais mue « par un esprit de condescendance ni de curiosité, mais toujours de sympathie » ; ce ne sont pas des petites gens, comme disent trop souvent les commentateurs, mais au contraire un extraordinaire défilé de « grands originaux<sup>5</sup> », selon Woolf. Chez Eliot en effet, et particulièrement dans *Silas Marner*, chacun raisonne... jusqu'au moment de perdre la tête. Le village ne s'appelle sans doute pas pour rien Raveloe - j'entends le « rave » qui veut dire, en anglais, « délirer »<sup>6</sup>. Les hommes, « créatures semblables par leur besoin de boisson », font de la taverne le centre absolu du village ; s'enivrer y semble un « devoir funèbre », et les buveurs d'eau-de-vie y jouent « les importants, en compagnie de gens qui commandent de la bière ». Les deux fils du *squire* local sont eux aussi le jouet des emprises, du jeu, de l'alcool, et du sexe. Le plus jeune pratique le vol et le chantage, l'aîné est sa marionnette : il cède à tous ses caprices de peur d'être dénoncé auprès du vieux châtelain (une sorte de père Karamazov quelque peu policé par la campagne anglaise). L'aîné s'est en effet compromis dans un mariage secret avec l'opiomane, une erreur de jeunesse, alors qu'il aime la pure Nancy. Ce possédé s'étonne lui-même de ne pouvoir réguler sa vie, de voir sa volonté toujours défaite. *Silas Marner* est en cela un roman pré-freudien, où les hommes sont agis par leurs pulsions et leur inconscient... Les hommes beaucoup plus que les femmes, car les femmes « comme il faut » sont corsetées par la surveillance générale du village : virginité au mariage, avec passage direct du père au mari, quelques heures d'école pour apprendre à lire, et c'est tout.

Mais à force de se tenir bien, la plus vertueuse d'entre toutes, la pure Nancy, a développé ce qu'on appellerait aujourd'hui des TOCS, des troubles obsessionnels du comportement. Eliot les décrit avec une grande acuité : dans sa tête comme dans son logis, Nancy a besoin que tout soit désespérément à sa place, et son « mode de pensée particulier lui fait craindre un malheur si elle ne respecte pas à la lettre son « petit code immuable », renonçant par exemple à se rendre dans un endroit déterminé si trois fois de suite la pluie « ou quelque autre cause envoyée du ciel » l'en a empêchée... Eliot semble prendre un malin plaisir à décrire par quelle pensée magique Nancy est farouchement opposée à l'adoption. Rappelons qu'Eliot aimait comme une mère les fils de Lewes, et particulièrement Thornton. L'entêtement de Nancy aura une conséquence heureuse sur le destin de Silas et Eppie - belle revanche de l'écrivaine sur les épouses bien comme il faut.

Et il a fallu que j'attende *Silas Marner* pour y lire cette parfaite et fiévreuse définition de l'insomnie : « Une intensité de vie intérieure qui rend le sommeil impossible. » Ce court roman est un grand livre sur l'angoisse. Le jeune seigneur mal marié a même pour compagne d'ivresse l'Anxiété personnifiée, avec une majuscule, comme un spectre sur les chemins. Silas est aussi accompagné de l'Anxiété décrite comme le « vaste inconnu sans joie - quelle belle définition. Et quand il perd la foi (plus exactement sa foi, qui n'est pas la foi dominante mais celle d'une secte), il ne trouve plus qu'un trou béant sur les lieux de son passé. Toute possibilité de justice est perdue, emportée par l'industrialisation au point que le vieux Silas ne retrouvera même pas trace de sa chapelle. « Vide » et « gouffre » : ces expressions sont répétées dans le texte autour de plusieurs personnages de toutes les classes sociales. Le destin du seigneur et du tisserand sont liés de bout en bout : ils se rencontrent dans l'abîme de l'angoisse, caractérisé, comme toujours chez Eliot, par l'eau : ce n'est pas l'inondation, comme celle de la Floss, qui apportera la résolution de l'intrigue, mais l'assèchement. Le conte réaliste mime alors l'énigme policière, le faux suspens est résolu : le disparu avait si bien disparu que sa disparition même avait été oubliée par l'intrigue... Il ne resurgit qu'avec son cadavre, comme un retour du refoulé. Ce mauvais frère, pleuré par personne, est le squelette dans le placard de Raveloe. *Silas Marner* est une sorte d'envers sec du *Moulin sur la Floss*.

<sup>5</sup> Voir l'article de Virginia Woolf, « George Eliot », publié le 20 novembre 1919, dans *The Times Literary Supplement*, <https://digital.library.upenn.edu/women/woolf/VW-Eliot.html>. On le trouvera en français en tête de *Middlemarch* (Gallimard, « Folio classique », 2005, traduction de Sylvère Monod).

<sup>6</sup> Alain Jumeau me suggère, lui, une étymologie du côté de « to ravel » (embrouiller, nouer), et de son contraire, « to unravel » (dénouer, révéler), étymologie qui renvoie au métier à tisser.

Ce roman de l'addiction est aussi roman de l'attachement. Silas était attaché à son or, au sens le plus littéral, Nancy et sa sœur s'attachaient le même collier au cou, et la sorcière attachait un fil rouge autour de l'orteil des bébés pour les préserver des maladies. Le fil continue de se tisser : c'est parce que Silas a eu besoin de fil qu'il est sorti de chez lui le soir fatidique où on lui vole son trésor : « il n'eut pas plus tôt recouru à son ingénieux système - nouant habilement la ficelle autour du morceau de porc, puis l'enroulant selon les règles à la clef de la porte et la passant à travers l'anneau pour l'accrocher à la crémaillère - qu'il se rappela qu'il lui fallait absolument une pelote de cordonnet très fin pour installer une nouvelle pièce sur son métier le lendemain de bonne heure ». Par ces éléments triviaux se nouent les drames de la vie des villageois. Eliot écrit comme on tisse, avec une très grande attention aux détails. Quand Dolly, en véritable agent de l'inspection sociale, avertit Silas des dangers du feu, de l'eau et des lames pour une enfant qui commence à marcher, ce père adoptif réfléchit : « Je l'attacherai au pied du métier, dit-il enfin ; je l'attacherai avec une longue et solide bande de quelque chose. » Cet homme pratique peut ainsi continuer à travailler : « cette bande formait une large ceinture qui encerclait la taille d'Eppie et elle était assez longue pour lui permettre d'atteindre le petit lit et de s'asseoir dessus, mais trop courte pour qu'elle puisse tenter une escalade dangereuse ». Jusqu'à ce que la malicieuse Eppie mette la main, au bout du ruban, sur des ciseaux...

Qu'importe, l'attachement s'est fait littéral : « la petite était venue le rattacher de nouveau au monde entier ». Jusque-là, dit Silas, « personne ne m'aimait, personne n'était attaché à moi ni là-haut ni ici-bas ». Eppie ne le quittera jamais : « Il a pris soin de moi et m'a aimée depuis le commencement ; je m'attacherai à lui aussi longtemps qu'il vivra, et personne ne se mettra jamais entre lui et moi. » On voit à quel point génial de précision George Eliot tramait son récit. Il y a un grand plaisir de lecture à suivre le fil de ses mots, dans un livre où, comme toujours, elle ne bâtit le réseau serré des villageois que pour élire celles et ceux qui, fuyant ce qui les étouffe, luttent pour la liberté d'un attachement choisi.

Dans ce monde binaire, souvent borderline mais nettement séparé entre les deux sexes, Silas, père adoptif célibataire, a décidément un drôle de genre. Homme maternant, il dédie tout l'art de son métier et tout l'or de son cœur à la petite fille trouvée, Eppie. Eliot s'amuse dans sa description de son personnage, « veau sans poils », « aussi effaré qu'un lapin » doté de « grands yeux bruns protubérants » : en bordure d'animalité, Silas est fondamentalement un être entre-deux, mi-mammifère mi-oiseau, ni vraiment homme ni vraiment femme. Il trouvera un sens à sa vie en devenant mère de substitution pour Eppie, petite fille « eliotienne » qui n'est jamais seulement un objet d'amour, mais d'emblée un sujet : c'est elle qui s'est choisi ce père, c'est elle qui les a sauvés tous deux. *Silas Marner* est ainsi un livre qui prend les jeunes enfants au sérieux, ces créatures humaines si minorées et que nous avons pourtant tous été : même les graves patriarches barbus ont un jour tété leur biberon.

Quel nom étrange et beau que ce « Silas Marner » : quatre syllabes sonores dont je m'avise que l'anagramme est *mislearns* : Silas désapprend Dieu, l'amour, la confiance, la générosité, en étant conspué, spolié, banni, volé. Mais, après avoir perdu tous ses repères un à un, il se retrouve quasi sanctifié. Silas est un nom de saint sans doute dérivé de *silvanus* : il errait dans la forêt, « réduit à tâtonner dans le noir » - jusqu'à trouver la rédemption avec l'enfant. L'or est volé. L'enfant paraît. Et tout s'éclaire. Et *Silas Marner* devient un livre radieux, comme un foyer qui tient chaud au cœur.